

Julien Villa

**DES DRAGONS
DANS LES HALLS**

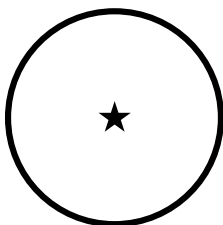
Collaboration

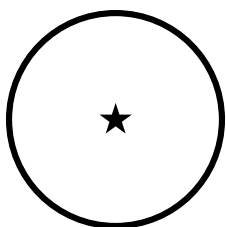
Vincent Arot

Rue de l'échiquier fiction

*À toutes les vérités qui m'ont permis d'écrire
ce grand mensonge.*

À tous les Don Quichotte(s).





«Je est un autre. Le vrai, c'est toujours l'autre.»

Jorge Luis Borges

PROLOGUE

J'ouvre les yeux dans la nuit noire. J'écarte lentement la couette. Je me redresse sur le lit, pose mes pieds sur le carrelage froid et marche à tâtons vers la fenêtre. Après quelques pas, je m'arrête et tends l'oreille. Autour de moi, pas le moindre bruit, pas un ronflement, pas même le grésillement de la chaudière électrique. Comme si l'appartement, l'immeuble entier, toute la cité s'était figée. J'avance les bras tendus dans l'obscurité. Mes doigts atteignent la poignée. Je retiens mon souffle et colle mon oreille contre la vitre glacée. Dehors, pas même le bruit d'une voiture. J'entrouvre la fenêtre et je respire un grand coup. L'air gelé me caresse le visage à travers les volets fermés. En tendant l'oreille, je réalise que les sons de la nuit n'ont pas totalement disparu. Quelque chose les a simplement étouffés. Comme si une grande cloche de verre s'était posée sur le monde. Cette absence de sons n'était pas le silence, mais le bruit du silence. Je plaque mon œil sur la fine fente entre les deux battants et tente d'observer le parking derrière l'immeuble. Je distingue à peine la lumière feutrée du réverbère. Mon cœur bat à toute vitesse. J'ouvre le loquet, je pousse les deux battants en plastique et l'air chaud qui couvait dans mes poumons jaillit de ma bouche comme un geyser, – Ooooooh... Un nuage de buée s'élève dans l'air. Les voitures sur le parking, la route, les immeubles plus loin, tout est recouvert de blanc. Les flocons tombent à la verticale et brouillent le paysage. Je tends les mains et des petites boules de coton froid viennent mourir sur mes doigts. Les lumières de la ville tremblent sous un ciel nocturne presque mauve. Un manteau blanc a recouvert le monde comme un linceul. Tout semble à jamais immobile. Un oiseau noir passe devant moi et disparaît.

J'allume la lumière, ouvre un placard, et enfile deux bas de joggings et trois sweat-shirts, – Ça devrait aller. Ah, des grosses chaussettes aussi... Un grognement s'élève de la chambre de mes parents, – Mmmmmh... Jules, qu'est-ce que tu fais? Il est 5 h 30, là... – I neige! Venez voir, j'mens pas, i neige! J'enfile mes chaussures et je m'engouffre dans le couloir en laissant la porte d'entrée entrouverte. Quand j'arrive en bas de l'immeuble, plusieurs centimètres de neige tapissent le sol. Un décor nouveau s'est posé comme un calque sur la cité. Je quitte le hall et m'engage sur le sol immaculé. CRRRR-CRRRR... Mes pieds s'enfoncent doucement dans la neige. CRRRR-CRRRR... Les crissements sous mes chaussures répandent leurs vibrations jusque dans ma colonne vertébrale. CRRRR... J'ai l'impression d'avancer sur une gigantesque meringue. Je marche sur la lune. Après quelques pas, je me retourne et contemple mes empreintes. Les traces de mes semelles sont incrustées dans le sol, changées en fossiles glacés; la preuve que je suis le premier humain à avoir foulé cette terre vierge. Les flocons tombent sans discontinuer, recouvrant peu à peu mes empreintes. Encore deux bonnes heures avant que le soleil se lève. Derrière moi, plusieurs fenêtres s'allument déjà. Des têtes d'enfants apparaissent par grappes aux balcons, – I neige! – Oh viens voir! – C'était vrai, c'est vraiment arrivé, regarde! Bientôt la barre d'immeuble s'illumine comme un sapin. Les cages d'escaliers s'éclairent une à une. Elles déversent dans la rue des hordes de gamins. Je ramasse rapidement quelques boules de neige et cours jusqu'à la zone pavillonnaire. Je ne sens déjà plus mes doigts, – Faudrait que j'trouve quelqu'un qui a une paire de gants, j'vais pas tenir... Une boule de neige s'écrase sur ma nuque, – Julio! Oh Julio! Dans la pente qui mène aux garages souterrains du bloc B, Momo, Driss, Vince et Karim sont en train de traîner plusieurs poubelles. – Ah vous êtes là! Momo avance vers moi, les bras en l'air, – I neige! Ça fait dix ans que c'était pas arrivé. Regarde, j'ai l'cul tout trempé, c'est énorme! T'étais où Julio? Tout l'monde est dehors depuis longtemps, on t'cherchait partout. – C'est pas possible, j'étais l'premier levé!

J'étais encore tout seul y a pas cinq minutes. J'étais l'premier à marcher dans la neige. Y avait pas un bruit et... – L'important c'est qu'y aura pas école aujourd'hui. Y a au moins quinze centimètres par terre et ça continue. Les routes vont être bloquées. – Comme pour les catastrophes? – Ouais. – T'es sûr? Y aura pas école du tout? – Nan j'te dis! – Génial... Je regarde mes potes s'affairer dans la neige et respire à pleins poumons. Je n'ai jamais été aussi heureux, – Quinze centimètres, c'est pas assez. Faudrait qu'i tombe au moins dix mètres, que ça tienne des semaines sans fondre. Comme ça toute la ville serait paralysée et on sortirait plus jamais d'la cité. – Le rêve. – Vous foutez quoi avec les poubelles? – On va défoncer les couvercles et faire d'la luge dans la pente du garage. Mon frère m'a montré comment faire. Tu vas voir comment ça bombarde. – Énorme! Karim se redresse et me balance une boule de neige en plein thorax. L'impact est agréable. Les postillons de neige me caressent les joues. – Julio, va chercher des sacs poubelles chez toi pour que ça glisse mieux. – Nan nan, j'pars pas, les gars! J'rentre pas chez moi! J'veux plus jamais rentrer chez moi. J'veux plus aller à l'école non plus. J'veux rester dans la neige. J'veux passer ma vie à glisser sur cette neige... En disant ça, j'attrape une autre poubelle que je fais basculer par terre. Un des sacs qu'elle contenait s'éventre. Les ordures se répandent sur le sol blanc comme des décorations de Noël.

J'ouvre la porte de chez moi en fin d'après-midi, épuisé et fou de rage. J'en ai marre du froid. J'ai l'impression que je vais perdre mes doigts. La neige s'est arrêtée de tomber aux alentours de midi. L'étendue blanche s'est transformée en bouillasse. Je viens de recevoir une boule toute dure en plein visage. Ce connard de Rosso avait mis une pierre dedans. J'ai une bosse sur le front. Je vérifie une dernière fois par la fenêtre du balcon. Tout a déjà presque fondu, – C'est mort... Demain le train-train habituel recommencera: l'école, les gens qui vont travailler, toutes ces conneries. Mes parents regardent le journal de 20 heures sur la vieille télé du salon, – Quand est-

ce qu'on en aura une plus grande et avec une télécommande ?
– Chut ! Va sous la douche avant d'attraper la mort. – Kess qu'on mange ? – De la soupe. – Pu-taaaain... Je me dirige en traînant des pieds vers la salle de bain. La femme de la météo déroule son bla-bla, – ... *Dix ans que la ville de Montpellier n'avait pas vu la neige. Une vingtaine de centimètres a entièrement paralysé la ville du soleil aujourd'hui, faisant la joie des écoliers. Demain, il pleuvra sur l'ensemble de la France. La vie reprendra son cours.*

Pendant la nuit, je me lève une bonne dizaine de fois. J'essaie de reconstituer précisément le moment qui a précédé la découverte de la neige. J'imagine le même silence. Je tente de reproduire le même parcours, refais méticuleusement chaque geste. À chaque fois que j'ouvre les volets, rien. Plus rien. Juste le ronflement de la ville et une légère pluie sale. Demain tout aura disparu. Tout. Jusqu'au souvenir même de cette blancheur. Les flaques sécheront. Ce sera le retour de la poussière, des buissons piquants et du sable dans les oreilles. Il ne neigera pas cette nuit, ni demain, ni après-demain, – J'pourrai jamais attendre encore dix ans... Je lève la tête et brandis mon poing vers le ciel, Tu peux la cacher où tu veux. J'finirai toujours par trouver la neige. Même dans la boue et la poussière. Un jour, je changerai la boue en neige ! Je me jette sur mon lit en chialant. La rage me tord les tripes. J'en déchirerais mon coussin avec les dents. Comme un chien enragé. J'en ferais voler les plumes qui dorment à l'intérieur. J'en ferais jaillir la neige.

1

LOSERS DES LOSERS



1

– *Notre histoire se passe à une époque indéfinie. Dans une région mystérieuse où personne ne s'est encore aventuré. Au fin fond de la montagne, à des kilomètres et des kilomètres de la ville, vit un jeune garçon seul, isolé, avec la nature pour seule compagne...* Une musique japonaise s'échappe du poste télé. Sept boules apparaissent sur l'écran. Elles flottent derrière des inscriptions : une écriture bizarre, comme des hiéroglyphes. Un sous-titre apparaît, « *Dragon Ball* ». En arrière-plan, des montagnes multicolores. *GONG!* La caméra s'engouffre à l'intérieur du paysage peint. Elle survole une rivière qu'enjambe un petit arc en ciel. Elle s'arrête au-dessus d'un cerf qui boit. Des poissons frétilent dans l'eau claire. Un dragon s'envole et un petit garçon en kimono apparaît. Il marche tranquillement sur un énorme rondin de bois en train de rouler, une scie géante à la main. Cut. Un bébé singe chute d'un arbre. Sa mère le rattrape par la queue. Cut. Le petit garçon court toujours sur son gros rondin qui maintenant dévale une pente. Il salue les primates et le spectateur peut remarquer une queue de singe qui dépasse de son kimono. Cut. Le rondin de bois

dévale la pente à toute blinde. Le garçon-singe se tient dessus, droit comme un acrobate, et accélère son mouvement de jambes. Cut. Le garçon-singe est descendu de son gros rondin de bois et lui fait face. Tout à coup il l'attrape à deux mains, le jette en l'air et saute à son tour, – *C'est parti!* D'un seul coup de poing, il frappe le morceau de bois qui retombe à ses pieds en bûches parfaitement ordonnées... – Jules, éteins cette télé! Ton copain Momo est au téléphone. Il veut te parler. Tu viens mon grand? – Jregarde un truc là... – Jules, ne commence pas s'il te plaît! Mohammed a besoin de toi, tu sais... Pourquoi est-ce que ma mère prend ses grands airs dramatiques à la con? Jules! Oh Jules, tu m'entends? Le ton de sa voix me rend dingue. J'oublie les mots qu'elle prononce et me concentre sur les vibrations de ses cordes vocales, juste les vibrations, Juuuuuules! Ça me fait penser au moteur débridé de la mob d'Ali. Ce matin encore, je le regardais passer avec sa bécane sous ma fenêtre; toujours en short et en claquettes, même en hiver. Son deux-roues s'enfonçait dans le paysage en friche qui s'étend après le quartier, en direction de Palavas-les-Flots. Et sa mob faisait le boucan d'un troupeau de moutons électriques. Comme si des centaines de bêtes étaient enfermées dans le moteur. Juuuuules! Oh Juuuuuuules! J'ouvre la fenêtre de ma chambre. Faut vraiment que je respire. Le vent souffle dur aujourd'hui. Le mistral plie les arbres nus. Tout au bout de l'horizon, la mer ressemble à une ligne. Elle tremble, comme un mirage. Il doit cailler sec au bord de l'eau. L'hiver à Palavas, les immeubles lépreux de la vieille station balnéaire décrépissent à vue d'œil. Les bourrasques s'engouffrent dans les halls jaunis et des mini-tornades de sable dansent sur les balcons abandonnés. Ali doit être en train de traîner là-bas en ce moment. Seul au monde, mais libre comme sur une île déserte. Je le vois sur sa monture en train de zigzaguer d'une rue à l'autre. Le vent glisse dans ses cheveux crépus et entre ses orteils sales. Juuuuules! Bon tu viens s'il te plaît! Ton copain veut te

parler, c'est important... – Ouais ouais, j'arrive, c'est bon, i va pas s'désintégrer ! Après avoir relevé machinalement mon tee-shirt, je tripote mes bourrelets couverts de petites crevasses blanches et le souvenir de l'été de mes onze ans me revient en pleine face, comme un flash, pire qu'un ballon de foot sur le nez un matin froid. La varicelle me faisait comme des piqûres de moustiques tigres. Ma mère me disait de ne pas toucher, mais je n'écoutais pas. Je passais ma vie à me gratter en ronronnant. Les boutons sont devenus des plaies purulentes. Le Mercurochrome qu'elle appliquait dessus était rouge sang. Les plaies se sont changées en croûtes. Les croûtes ont fini par tomber et tout mon corps s'est couvert de ces petites crevasses. La varicelle était partie comme elle était venue. Les démangeaisons me manquaient. Tous les matins, j'enfilais mon slip de bain et mes sandales pour arpenter le quartier en vélo avec mes potes. Je n'arrêtais pas de me vautrer torse nu dans la poussière, dans l'herbe crade du parc ou sur le sable. Avec le temps, le soleil m'a brûlé la peau. Il a accentué mes cicatrices, comme si j'avais bronzé derrière une passoire. En septembre je suis entré au collège. Je suis devenu gros en quelques mois. Comme ça. Le choc. Sûrement la peur de ce grand bâtiment verdâtre, avec son terrain de basket défoncé et son gymnase recouvert de graffs. Le premier jour, j'ai fait l'erreur de m'asseoir au premier rang. Quand Chaperon m'a traité de fayot devant toute la classe, j'ai cru cool de répondre, – J't'emmerde toi ! Je pensais qu'on se tirerait les cheveux en se roulant par terre à la récré. Le soir même, il m'attendait à la sortie du collège. La foule autour faisait comme une arène. Je levais déjà les bras en signe de victoire. En face, l'autre ne disait rien. Il m'a juste fait signe d'avancer. Ouais c'est ça... Je n'ai même pas eu le temps de finir ma phrase. Chaperon m'a poussé contre le mur en crépis et m'a collé une énorme patate dans la joue. POC ! Ma tête a fait le bruit d'une porte qui claque. Mon œil s'est mis à trembler plus vite qu'un stroboscope. Une

douleur inconnue a parcouru mon corps comme une meute de chiens fous. La brume s'est dissipée et j'ai entendu à nouveau les cris et les acclamations de la foule. Chaperon posait sur moi un regard calme et froid. Sa bouche s'est fendue d'un petit sourire, – T'en veux encore, gros porc ? J'ai voulu répondre une phrase complète, mais les mots faisaient des nœuds dans ma bouche, – Nan nan... Arrête... Vas-y, nan mais... Il est fou lui... Chaperon venait de me précipiter dans ce qu'on appelle par ici *une vie d'homme*. Il n'y avait plus d'école primaire, plus de maître ni de de maîtresse, plus d'empoignade vite fait, plus de griffure ni de tirage de cheveux. Le temps était venu des grands coups de poings dans la gueule.

Depuis ce jour, j'ai opté pour la stratégie du pitre. La décision était prise : laisser le monde me rouler dans la boue. Rester camouflé. Avancer à couvert sous les rires. Les faire tous marrer jusqu'à ce qu'ils en vomissent leurs tripes. Au collège comme au quartier, j'ai conquis le titre de bouffon officiel. Pendant la récré, je vole les pains au chocolat, je torture les plus faibles et j'imité le cri du cochon. Les bras et les jambes couverts de bleus, je provoque les coups en riant. Toutes les ruses sont bonnes pour ne plus avoir à affronter le regard d'un Chaperon, ne plus sentir mes jambes fondre dans le silence de plomb qui ponctue les vraies bastons. Pour ne pas trop avoir à travailler et plaider moi-même ma cause pendant les conseils de classe, j'ai réussi à me faire élire délégué. Cette technique marche plutôt bien. Je n'ai encore jamais redoublé et viens d'apprendre que je passe en quatrième avec une moyenne de huit sur vingt. Tous les jours après les cours, je rameute des potes chez moi. Je leur prépare des sandwiches Knacki-gruyère-mayo-ketchup, ou des tartines de brioches grillées beurre-Nutella. Quand ils ont le dos tourné, je passe un doigt entre mes bourrelets pour vérifier que la sueur ne pue pas. Je n'aime plus l'été. Même pendant les périodes de canicule j'ose à peine enlever mon anorak. À la plage,

je remonte mon maillot jusqu'aux seins pour cacher mes poignées d'amour. Avant j'aimais courir sur le sable et chercher des bigorneaux entre les rochers. Mais quelque chose est mort en moi avec le collège. Le sel de la mer m'irrite l'entre-jambe. La chaleur me donne des champignons aux pieds. Soulever mon tee-shirt à manches longues pour observer ma graisse est devenu un genre de tic. Des vergetures sont apparues sur mes hanches. De l'herbe noire commence à me pousser partout sur le corps. Les filles disent de moi que je suis leur meilleur pote. Je sens mauvais et tout le monde dans le quartier me surnomme «Julo le gros».

– Bon, Jules tu viens? La voix de ma mère me fait sauter et je me cogne contre le rebord de la fenêtre, – Aw!
– Qu'est-ce que tu fais encore dans ta chambre, tu es sourd ou quoi? Momo au téléphone. Sors un peu ta tête de la Lune!
– C'est bon j'arrive! Si Momo appelle à cette heure-ci c'est qu'il a dû se passer un truc. Tout à l'heure, le proviseur est carrément venu le chercher en classe. Il paraît qu'il y a eu un souci avec Rachid. J'espère que ce n'est pas trop grave. Momo le voit comme un dieu (normal, c'est son père). Si ça se trouve, Rachid a eu un accident à son travail. Y en a qui disent qu'il n'est même pas vraiment électromécanicien. À l'hôpital où il bosse, il serait juste une sorte d'homme à tout faire, tout le monde se foutrait de sa gueule. C'est peut-être ça qui l'a rendu triste au point de s'en faire une grosse grippe. Bon. Et après? Faut pas trop qu'il se prenne la tête. Y a pas que le travail. Nous on l'aime bien Rachid, avec sa bière, son cul soudé au canapé et sa grosse moustache. «Rachid, ton bain!» Je trouve ça drôle quand Paty crie ça. Mais pourquoi Momo appelle comme ça au lieu de venir direct? C'est bizarre. Entre meilleurs potes, on ne fait jamais ce genre de chichis. Vas-y, j'ai qu'à pas répondre. Ouais, je passerai chez lui demain. On bouffera des pommes de terre congelées en mini cubes avec de la mayonnaise en tube dessus. – Ju-les, ça suffit maintenant! – Ouais ouais...

Je traverse le couloir en traînant mes chaussettes sur le carrelage. Quand je suis rentré cet après-midi, les volets de chez Momo étaient fermés. Les daronnes n'arrêtaient pas de mater aux balcons, ça chuchotait de partout. Comme si tout le quartier s'était mis en quarantaine. Comme si tout le monde avait attrapé la varicelle. – Jules! Prends ce téléphone ou je me fâche! – Ouais, j'suis là. Donne, c'est bon... Vas-y m'man, laisse-moi maintenant. Laisse-moi steuplé! Va ailleurs. Sors!... Allo, Momo? Ça va mec?

– I s'est suicidé, ce con. Ce gros connard s'est pendu dans la salle de bain.